

et du naturalisme en philosophie sociale et une brillante tentative pour démontrer l'identité des phénomènes physiques et volitifs que M. Fouillée conçoit comme des phases dans le cours de l'évolution par les « idées-forces ».

Un bref examen de ces ouvrages, cependant, montre que l'explication qu'ils donnent de la volition sociale n'est pas élaborée avec cette précision scientifique qui caractérise celle qu'ils apportent de la loi physique. En fait, la méthode suivie par quelques-uns des plus éminents pionniers de la sociologie est entachée d'une grave erreur qui a jeté sur leur science un injuste discrédit. L'explication objective a systématiquement été écartée après avoir été réduite à sa plus simple expression par la formule de l'évolution physique, mais l'explication subjective n'a pas été placée au rang des phénomènes sociaux. On ne l'a pas davantage réduite à la valeur d'un simple principe, caractérisant l'individu conscient comme un être social et déterminant toutes ses relations sociales en tant qu'elles proviennent de sa volonté. Au lieu d'essayer de trouver ce principe, d'en déduire toutes les conséquences, de grouper autour de lui les conditions et circonstances dont il y aurait à tenir compte, on a fait une pénible tentative pour énumérer tous les motifs qui influent sur l'homme dans ses multiples relations et dans la satisfaction de tous ses besoins, comme si tous ces motifs avaient une importance en sociologie (1). Le résultat n'a pas été ce savoir raisonné qui constitue la science.

Cette méthode est remarquable à deux points de vue. Elle renverse celle qui a été effectivement employée dans

(1) Small et Vincent ont été jusqu'à dire : « La sociologie, dans sa partie historique et analytique, ou la sociologie descriptive, est l'organisation de toute la science positive de l'homme et de la société fournie par les sciences ou sous-sciences aujourd'hui désignées comme : biologie, anthropologie, psychologie, ethnologie, démographie, histoire, sciences politiques, économiques et éthiques. » — *Introduction to the Study of Society*, p. 62.

l'interprétation physique de la société. Elle ne respecte pas davantage celle qui a abouti à l'interprétation subjective en politique, et surtout en économie. L'économie politique a construit sa doctrine par l'abstraction. En prenant la forme d'une pure théorie de l'utilité, la science économique a récemment reçu un notable développement. L'analyse abstraite entreprise par Cournot, Jevons, Léon Walras et continuée par les économistes d'Autriche, d'Amérique, a montré que les phénomènes du motif et du choix économiques, et, par suite, les activités et les relations que détermine le choix, peuvent être déterminées non seulement scientifiquement, qualitativement parlant, mais même mathématiquement. Si la sociologie veut aboutir à la précision scientifique, elle doit suivre cet exemple probant de la valeur d'une méthode cohérente. On doit reconnaître qu'une grosse part de l'œuvre sociologique ne peut se défendre contre la critique scientifique de ceux qui nient la possibilité d'une science générale de la société. La sociologie, jugée d'après cela, a visé à expliquer la société comme un tout, alors qu'elle échouait à réaliser l'unité de méthode. Elle a donné l'impression que la science sociale est catholique mais n'est pas cohérente, qu'elle ne peut dépeindre la société dans son entier qu'en énumérant les fractions et qu'elle devait nécessairement être impuissante à démontrer l'unité sous-jacente.

On pourrait croire que la sociologie s'exonérerait de ces critiques en abandonnant à d'autres sciences toute explication subjective et en se confinant dans la recherche de l'explication objective ; mais, ce faisant, elle perdrait tout droit à l'unité des phénomènes sociaux. Le processus volitif est absolument essentiel. Si l'unité n'y existe pas, elle n'est nulle part dans la société ; l'unité apparente est une circonstance de la base physique. En somme, la vraie sociologie doit combiner les interprétations objective et subjective. Elle doit réduire chacune d'elles à sa plus simple expression et doit tracer logiquement les prin-



cipes fondamentaux de chacune à travers le réseau des relations sociales. Elle doit alors les unir, non pas par un lien artificiel, mais avec logique, comme des doctrines complémentaires, et montrer comment elles se combinent à chaque période.

De ce que des sociologues de talent ne sont pas arrivés à accomplir cette tâche ardue, il ne résulte pas une condamnation pour la sociologie elle-même. Celle-ci ne doit renoncer à être une vraie science que si ses critiques prouvent qu'elle ne peut être édifiée selon les principes strictement scientifiques ou qu'elle ne témoigne d'aucune tendance à se développer suivant un plan strictement scientifique. Aux hommes de science, l'argument tiré de l'impossibilité semblera lui-même impossible et doit être rejeté sans examen. Les œuvres des jeunes savants prouvent à l'évidence la tendance actuelle de la sociologie à chercher l'unité de l'interprétation subjective. Ils recherchent partout la caractéristique des phénomènes sociaux qui les sépare des phénomènes d'un autre ordre (1).

Lorsque cette question sera résolue, le postulat sociologique sera près d'être atteint, car la fixation d'une caractéristique en est une voie. Si nous trouvons la caractéristique générale et la voie principale, nous aurons trouvé le principe d'interprétation.

C'est à l'idée économique qu'il faut attribuer, en grande partie, l'expansion de cette notion que l'aide mutuelle et la division du travail sont les marques distinctives de la société. En fait, cependant, l'aide mutuelle et la division du travail s'observent aussi bien dans les cellules et les organes des organismes vitaux que parmi les membres d'une société, tandis que l'intercourse sociale n'offre souvent aucune trace de coopération. Tant que les esprits scientifiques n'avaient pas rompu avec cette croyance

(1) « Avant tout, il convient de s'entendre sur le caractère propre et distinctif des phénomènes sociaux. » Tarde, *La Logique sociale*, p. V.

erronée que les différences sociales pouvaient provenir de faits organiques ou économiques, aucun vrai progrès ne pouvait s'accomplir. Ils l'ont fait par suite des travaux de quelques savants. Le professeur Gumplowicz (1) a essayé de démontrer que les vrais phénomènes sociaux sont les conflits, les mélanges et les assimilations de groupes ethniques hétérogènes. M. Novicow (2), généralisant davantage, estime que l'évolution sociale est, avant tout, une modification progressive du conflit par alliance, au cours de laquelle le conflit lui-même se transforme et devient non plus une lutte physique, mais une lutte intellectuelle. Le professeur De Greef (3) prenant la question sous un jour très différent, place la caractéristique des faits sociaux dans le contrat et mesure les progrès sociaux au terrain que gagne le libre consentement sur l'autorité coactive. M. Gabriel Tarde, dans une étude originale et séduisante, qui a laissé son empreinte durable sur les idées psychologiques et sociologiques, voit le premier fait social dans l'imitation, précédant l'aide mutuelle, la division des travaux et le contrat (4). Le professeur Emile Durkheim, très opposé aux conclusions de M. Tarde, essaye de prouver (5) que le processus social essentiel et, par conséquent, le phénomène social parfait, est la soumission de tout esprit individuel à des modes d'action, de pensée et de sentiment qui lui sont extérieurs (6).

(1) *Der Rassenkampf et Grundriss der Sociologie*.

(2) *Les Luites entre les Sociétés humaines*.

(3) *Introduction à la Sociologie*.

(4) *Les Lois de l'imitation*.

(5) *La Division du Travail Social. Les Règles de la Méthode Sociologique*.

(6) Dans cette revue rapide des plus importantes publications récentes en Sociologie, nous ne saurions omettre les premiers travaux que vient de publier la Bibliothèque Sociologique Internationale, notamment : *Organisme et Société* de M. René Worms, *la Pathologie Sociale* de M. de Lilienfeld, et *Conscience et Volonté Sociales* de M. Novicow. Mais ces livres ayant vu le jour après l'apparition de



De tous ces écrivains, ce sont évidemment M. Tarde et le professeur Durkheim qui ont approché le plus près la définition de la nature propre du phénomène social et l'établissement du premier principe sociologique. Ils ne sont pas arrivés à se comprendre l'un l'autre, mais il est aisé de s'apercevoir, en les lisant tous les deux, que chacun regarde un aspect différent de phénomènes étroitement unis ; le professeur Durkheim envisage l'impression de beaucoup d'esprits sur un seul ; M. Tarde, la réponse imitative de beaucoup à l'invention suggestive d'un seul. Si ces phénomènes ne sont pas absolument fondamentaux, il ne s'en faut de guère. Cela est peut-être plus vrai, cependant, de l'imitation. Les phénomènes de tout ordre, comme le dit M. Tarde, ne sont connus que parce qu'ils se répètent. En physique, nous étudions les répétitions sous les formes ondulatoires et vibratoires ; en biologie, sous la forme de l'hérédité ou de la transmission de la vie et des particularités à travers les cellules ; en sociologie, sous celle de l'imitation ou de la transmission des sentiments et des idées d'individu à individu, de groupe à groupe, de génération à génération.

Une raison décisive, cependant, nous contraint à rejeter à la fois les généralisations finales de M. Tarde et de M. Durkheim. Ni l'un ni l'autre n'a nettement aperçu le fait social, pour si près qu'ils s'en soient approchés. Leurs formules sont trop compréhensives. Il se produit une impression d'un esprit sur un autre, ou sur d'autres, qui n'aboutit et ne peut aboutir à l'association. Il peut survenir une imitation qui ne contienne rien de la société. Le serpent impressionne l'oiseau et le tue, mais sans but ni résultat social. Le fait social élémentaire peut bien être en étroites relations avec l'impression et l'imitation, mais n'est ni l'une ni l'autre. Nous devons le chercher dans un

l'édition anglaise de nos *Principes de Sociologie*, nous n'avons pu en profiter autant qu'il eût été souhaitable.

phénomène inséparable de la société actuelle et de rien autre.

Nous avons suffisamment exposé le but et le caractère scientifique de la sociologie, à son début et maintenant : c'est une science qui essaye de concevoir la société dans son unité et tâche de l'expliquer par des causes et une loi cosmique. Pour y parvenir, elle doit employer une interprétation subjective par des faits de conscience et une interprétation objective par un principe physique. Ces deux interprétations doivent être conciliables et doivent être coordonnées ensemble. Les processus subjectif et objectif doivent apparaître comme inséparables, chacun étant toujours soumis à l'autre (1).

Quels que puissent être les progrès futurs des sciences physiques — qui en ont tant fait dans le siècle qui s'achève — il est sûr que, pour les sciences, le travail accompli n'est qu'un gage de celui qui le sera. La sociologie a été (avouons-le) surtout une réunion d'expériences scientifiques, mais la réalisation de ses possibilités logiques est plus proche que lorsque M. Spencer écrivait le chapitre sur le besoin que nous en avons. Il y a, en vérité, toute raison de croire que le temps est arrivé où ces principes, soigneusement formulés et vérifiés, pourront se grouper en une véritable théorie.

Aucun nouveau principe d'interprétation objective n'est nécessaire. Le processus physique, aussi bien en société que dans le monde des étoiles, est celui d'une évolution de forme à travers l'équilibration de l'énergie. Beaucoup de travail cependant reste à faire avant que les ramifica-

(1) Ceci ne doit pas être entendu comme une doctrine de dualisme philosophique. L'idéaliste résoudra le processus physique en fonction de la pensée ; le matérialiste, s'il le peut, résoudra le processus subjectif en fonction de l'énergie. Pour la science, l'un et l'autre sont de simples modes de découvrir la vérité. Psychologiquement, il n'y a que des formes antithétiques de perception.



tions de ce processus au milieu de nos relations humaines soient pleinement comprises.

Mais, dans l'interprétation subjective, il faudra, comme nous l'avons déjà dit, partir de ce nouveau point de départ vainement cherché, mais qui ne saurait se dérober plus longtemps à l'investigation minutieuse. La sociologie doit suivre la juste voie par la même raison qui, suivant M. Spencer, doit maintenir l'humanité dans le vrai chemin, parce qu'elle a essayé tous les moyens de s'égarer. Puisque le contrat et l'alliance sont des phénomènes plus spéciaux que l'association et la société, et l'imitation et l'impression des phénomènes plus généraux, nous devons chercher la donnée psychique, le mobile ou principe de la société, dans le seul phénomène qui soit intermédiaire. Par conséquent, le postulat sociologique ne peut être que celui-ci : le fait subjectif, élémentaire et original dans la société, est la *conscience de l'espèce*. J'entends par ces mots un état de conscience dans lequel chaque être, à quelque degré qu'il soit sur l'échelle vitale, reconnaît tout autre être conscient comme de la même espèce que lui. Une telle conscience peut être un effet de l'imitation ou de l'impression, mais elle n'est pas le seul que produisent ces deux facteurs. Elle peut causer le contrat et l'alliance, mais elle cause d'autres choses. Elle est, par conséquent, plus générale que l'impression et l'imitation, qui le sont moins que l'association. Elle agit comme guide dans bien des voies, et toute la route que nous pouvons appeler sociale est tracée par elle. Bref, elle répond à toute l'exigence sociologique ; elle est coïncidente avec la société virtuelle et avec rien autre.

Dans sa plus large acception, la conscience de l'espèce sépare l'animé de l'inanimé. Dans le large règne de l'animé, elle délimite les espèces et les races. Parmi les races, la conscience de l'espèce soutient les groupements ethniques et politiques, elle est la base des distinctions de classe, des innombrables formes d'alliance, des règles

d'intercourse, des détails de la politique. Notre façon d'être envers ceux que nous sentons nous ressembler davantage diffère instinctivement et rationnellement de celle que nous adoptons avec ceux que nous jugeons plus différents de nous.

De plus, c'est la conscience de l'espèce, et rien autre, qui distingue la conduite sociale, comme telle, de la conduite ou purement économique, ou purement politique, ou purement religieuse ; car c'est précisément la conscience de l'espèce qui, à notre époque, intervient sans cesse dans les opérations, parfaites en théorie, des mobiles économiques, politiques ou religieux. L'ouvrier qui, dans la poursuite de son intérêt économique, voudrait avoir le plus haut salaire possible, se joint à une grève qu'il ne comprend pas ou qu'il désapprouve plutôt que de se séparer de ses camarades. Pour un semblable motif, l'industriel qui doute fort de l'utilité de la protection pour son industrie, ne laisse pas de contribuer de son écot à la campagne protectionniste. Le propriétaire du Sud qui croyait à la victoire de l'Union ne s'en rendait pas moins solidaire des confédérés, parce qu'il se sentait citoyen du Sud, étranger au Nord. Le libéralisme des croyances vient des efforts des hommes qui ne sauraient accepter plus longtemps les interprétations traditionnelles, mais qui désirent vivement maintenir des associations dont la rupture leur serait cruelle.

En un mot, c'est autour de la conscience de l'espèce comme principe déterminant que se groupent tous les autres mobiles dans l'évolution du choix social, de la volition sociale, de la politique sociale. Par suite, étudier l'œuvre de la conscience de l'espèce à travers toutes ses manifestations sociales, c'est élaborer une interprétation subjective complète de la société.

Tels sont, respectivement, les postulats objectif et subjectif de la Sociologie. Ils doivent combiner les modes de



la force externe et le mobile interne qui alternent dans toute évolution sociale. La théorie de leurs réactions, que la sociologie a pour but de formuler et de démontrer, doit évidemment rester longtemps imparfaite sur de nombreux points de détail. J'oserai dire qu'elle prendra probablement la forme que voici à grands traits.

Les agrégats sociaux sont formés, d'abord, par les conditions extérieures, telles que les ressources alimentaires, la température, le contact ou le conflit avec des individus ou des choses ; et par suite de l'action sélective de toutes les forces incidentes les agrégats sont formés, en général, d'unités semblables. Jusque-là le processus est physique.

Mais alors, au sein de l'agrégat, une conscience de l'espèce apparaît chez les individus semblables et aboutit à l'association. Celle-ci, à son tour, commence à réagir favorablement sur les plaisirs et sur la longévité des individus. Les individus s'en aperçoivent et nous voyons poindre le processus volitif. Plus tard, des individus associés cherchent, de propos délibéré, à étendre, à perfectionner leurs relations sociales. Les choix individuels et sociaux deviennent d'importants facteurs de la causation sociale. Parmi les nombreuses relations et activités qu'amène le hasard, quelques-unes semblent, à la conscience, agréables et désirables, d'autres au contraire semblent en antagonisme. Les individus associés choisissent certaines relations pour les fortifier et les conserver, d'autres pour les supprimer. Dans tout ce processus, l'association, le choix social, la volition sociale sont déterminés par la conscience de l'esprit.

A ce moment, le processus physique reparaît. Les choix ont des conséquences diverses. Jugés largement, par leurs conséquences sur la vigueur, le développement et le bien-être de la communauté, les choix peuvent être ignorants, imprudents, nuisibles ou éclairés, sages, bienfaisants. La solution naturelle trouve ici un champ d'action à peu près illimité. Dans la lutte pour l'existence, les choix,

comme les individus, peuvent ou non survivre. Les choix, ainsi que les activités et les relations qui en résultent, qui sont en somme nuisibles, finissent, soit par suite de l'extinction des individus, soit par la disparition de sociétés entières.

Ainsi le cycle de causation sociale commence et finit dans le processus physique. Entre le commencement et l'aboutissement se place le processus volitif de sélection artificielle ou de choix conscient déterminé par la conscience de l'espèce, mais ce n'est en aucune façon une substitution du processus artificiel au naturel, comme le prétend M. Ward. C'est simplement une énorme multiplication de variations sur lesquels agit, finalement, la sélection naturelle.

Le sociologue a deux, trois questions principales à étudier. Il doit, d'abord, tenter de découvrir les conditions qui déterminent la simple agrégation. Ensuite, essayer de déterminer la loi qui gouverne les choix sociaux, c'est-à-dire, la loi du processus subjectif. Enfin, il doit tâcher de fixer la loi qui préside à la sélection naturelle et à la survivance des choix, la loi, en un mot, du processus objectif.